

Question relative aux textes proposés :

À partir des textes du corpus, vous analyserez comment la littérature participe à la formation de l'individu et à sa compréhension du monde :

Texte 1 : Dai Sijie, **Balzac et la Petite Tailleuse chinoise**, Gallimard, « Folio », 2000, pp. 70-75.

À notre retour, le Binoclard nous passa un livre, mince, usé, un livre de Balzac.

[...]

Le Binoclard hésita-t-il longtemps avant de choisir de nous prêter ce livre? Le pur hasard conduisit-il sa main ? Ou bien le prit-il tout simplement parce que, dans sa valise aux précieux trésors, c'était le livre le plus mince, dans le pire état ? La mesquinerie guida-t-elle son choix ? Un choix dont la raison nous resta obscure, et qui bouleversa notre vie, ou du moins la période de notre rééducation, dans la montagne du Phénix du Ciel.

Ce petit livre s'appelait Ursule Mirouët.

Luo le lut dans la nuit même où le Binoclard nous le passa, et le termina au petit matin. Il éteignit alors la lampe à pétrole, et me réveilla pour me tendre l'ouvrage. Je restai au lit jusqu'à la tombée de la nuit, sans manger, ni faire rien d'autre que de rester plongé dans cette histoire française d'amour et de miracles.

Imaginez un jeune puceau de dix-neuf ans, qui somnolait encore dans les limbes de l'adolescence, et n'avait jamais connu que les bla-bla révolutionnaires sur le patriotisme, le communisme, l'idéologie et la propagande. Brusquement, comme un intrus, ce petit livre me parlait de l'éveil du désir, des élans, des pulsions, de l'amour, de toutes ces choses sur lesquelles le monde était, pour moi, jusqu'alors demeuré muet.

Malgré mon ignorance totale de ce pays nommé la France (j'avais quelquefois entendu le nom de Napoléon dans la bouche de mon père, et c'était tout), l'histoire d'Ursule me parut aussi vraie que celle de mes voisins. Sans doute, la sale affaire de succession et d'argent qui tombait sur la tête de cette jeune fille contribuait-elle à renforcer son authenticité, à augmenter le pouvoir des mots. Au bout d'une journée, je me sentais chez moi à Nemours, dans sa maison, près de la cheminée fumante, en compagnie de ces docteurs, de ces curés... Même la partie sur le magnétisme et le somnambulisme me semblait crédible et délicieuse.

Je ne me levai qu'après en avoir lu la dernière page.

[Le narrateur, un intellectuel, se trouve dans un camp de rééducation à la campagne, dans la Chine des années 1970 ; à cette époque, lire des romans étrangers était interdit.]

Texte 2 : Jean-Jacques Rousseau, **Les Confessions**, Éditions Garnier Frères, 1964, pp. 7-9.

Je sentis avant de penser : c'est le sort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans ; je ne sais comment j'appris à lire ; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi : c'est le temps d'où je date sans interruption la conscience de moi-même. Ma mère avait laissé des romans. Nous nous mîmes à les lire après souper mon père et moi. Il n'était question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusants ; mais bientôt l'intérêt devint si vif, que nous lisions tour à tour sans relâche et passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon père, entendant le matin les hirondelles, disait tout honteux : allons nous coucher ; je suis plus enfant que toi.

En peu de temps j'acquis, par cette dangereuse méthode, non seulement une extrême facilité à lire et à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge sur les passions. Je n'avais aucune idée des choses, que tous les sentiments m'étaient déjà connus. Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvais coup sur coup n'altéraient point la raison, que je n'avais pas encore ; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver suivant, ce fut autre chose. La bibliothèque de ma mère épuisée, on eut recours à la portion de celle de son père ; qui nous était échue. Heureusement, il s'y trouva de bons livres ; et cela ne pouvait guère être autrement ; cette bibliothèque ayant été formée par un ministre, à la vérité, et savant même, car c'était la mode alors, mais homme de goût et d'esprit. L'Histoire de l'Église et de l'Empire, par Le Sueur ; le Discours de Bossuet sur l'Histoire universelle ; les Hommes illustres de Plutarque ; l'Histoire de Venise par Nani ; les Métamorphoses d'Ovide ; La Bruyère ; les Mondes de Fontenelle ; ses Dialogues des Morts, et quelques tomes de Molière, furent transportés dans le cabinet de mon père, et je les lui lisais tous les jours, durant son travail. J'y pris un goût rare et peut-être unique à cet âge. Plutarque surtout devint ma lecture favorite. Le plaisir que je prenais à le relire sans cesse me guérit un peu des romans ; et je préfèrai bientôt Agésilas, Brutus, Aristide, à Orondate, Artamène et Juba. De ces intéressantes lectures, des entretiens qu'elles occasionnaient entre mon père et moi, se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, impatient de joug et de servitude, qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie dans les situations les moins propres à lui donner l'essor. Sans cesse occupé de Rome et d'Athènes, vivant pour ainsi dire avec leurs grands hommes, né moi-même citoyen d'une république, et fils d'un père dont l'amour de la patrie était la plus forte passion, je m'en enflammais à son exemple ; je me croyais Grec ou Romain ; je devenais le personnage dont je lisais la vie : le récit des traits de constance et d'intrépidité qui m'avaient frappé me rendait les yeux étincelants et la voix forte. Un jour que je racontais à table l'aventure de Scaevola, on fut effrayé de me voir avancer et tenir la main sur un réchaud pour représenter son action.

Texte 3 : Charles Dantzig, **Pourquoi lire ?**, Grasset, 2010, pp. 9-14.

Apprendre à lire

[...] Tout le monde, n'apprend pas à lire avec facilité, il serait intéressant d'enquêter là dessus. Les grands lecteurs seraient-ils des gens qui ont appris à lire facilement ? Pour ma part, cela a été facile, et presque immédiat. On m'a fait répéter un B, A, BA pendant quelques jours et, soudain, tout s'est libéré. J'ai lu. Cela vient peut-être de ce que c'était tardif ; au cours préparatoire ; j'avais 5 ans. Je vivais dans l'indignation depuis un an. La plupart de mes amis avaient appris à lire en dernière année de maternelle. « Pourquoi ne m'apprend-on pas, à moi ? » demandais-je sans arrêt à mes parents embêtés. Ils n'avaient rien d'autre à me répondre que : « C'est la méthode de ton école. Il te faut attendre le cours préparatoire. » Et moi, montrant du doigt tout ce que je croisais d'écrit, affiches, panneaux, couvertures de magazines, je demandais : « Qu'est-ce qui est écrit ? » Il me semblait qu'on me faisait une grande injustice. Qu'on retardait mon entrée dans la compréhension du monde. Les enfants de 5 ans sont très intelligents. Et naïfs. Pour moi, l'écrit devait me permettre de comprendre ce qui se passait autour de moi. Cela se passait ouvertement, mais mystérieusement. Quelle était, non pas la raison de toutes ces choses, mais leur articulation ? Comment tout cela était-il lié ? Je faisais à l'écrit une confiance absolue pour me le dire.

[...]

La littérature, et en particulier la fiction, est une forme d'analogie. Ou plus précisément, une des formes de compréhension par l'analogie. Ou plus précisément, une des formes de compréhension par l'analogie qui agit sur les sentiments en plus de l'intelligence. Analogie, sentiment. Voilà qui est différent de cet autre mode de compréhension qu'est la philosophie, et qui, elle, s'appuie sur l'analyse et l'intellect. C'est bien sûr cette partie sentimentale qui donne sa séduction à la littérature. Et son danger. Elle peut nous abuser par ses images comme des enfants. Elle peut aussi nous faire comprendre plus vite les choses, et peut-être d'autres choses, que la philosophie ou la psychologie. Et cette compréhension livresque des choses... Livresque... Je n'ai jamais bien compris le sens péjoratif attaché à l'adjectif « livresque ». Il accompagne le sens péjoratif que la société, restée brutale sous sa fine couche de ce qu'on appelle civilisation et qui ne sont sans doute que quelques manières de table, attache aux choses de l'esprit. Tiens, le raisonnement. Je ne suis pas sûr qu'il soit aimé. Dès qu'un enfant exaspère ses parents, ils le traitent de raisonneur. Il y a encore « littérature » et tous les mots qui y sont reliés. « Tout ça c'est de la littérature. » « Arrête de faire du roman ! » « Tout un poème ! » On imagine le scandale si j'osais dire, avec le même dédain : « Tout ça c'est de la charcuterie. » Le syndicat des bouchers-charcutiers me ferait un procès, il y aurait débat à la télévision, on me pousserait à la repentance. Et on aurait raison. Aucune catégorie n'est haïssable en soi. Ces gens qui emploient péjorativement les mots liés à la littérature feraient bien de se repentir eux-mêmes ; de reconnaître que c'est très bien, « livresque ». Pour moi, presque tout ce que j'ai appris de bien, je l'ai appris par les livres. Et ma compréhension du monde, ou le peu que j'en ai, s'est obscurcie à partir du moment où j'ai eu de l'expérience.

II. Connaissance de la langue :

Pour les deux questionnaires qui suivent, les réponses apportées doivent être claires et précises. Le candidat reportera bien sur sa copie le numéro de la question et la réponse complète.

II.2. Questionnaire sur les formes et les valeurs du présent de l'indicatif :

1) L'indicatif est un mode :

- a) Personnel.
- b) Impersonnel.

2) Analyse morphologique de la forme : (nous) chantons.

3) Donnez les différentes bases (variations du radical) pour le présent des verbes :

- a) Semer.
- b) Devoir.

4) Mettez au présent les verbes suivants :

- a) Vous disiez.
- b) Ils croyaient.
- c) Vous faisiez.
- d) Tu envoyais.

5) Donnez la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif des verbes :

- a) Plier.
- b) Acquérir.
- c) Réussir.
- d) Peindre.

6) Associez à chacune de ces phrases la valeur que le verbe au présent exprime :

A- « Il sort à l'instant du collègue. »

B- « Le matin, je me lève de bonne heure. »

s- l'habitude,

t- le passé proche

u- le futur proche

7) Associez à chacune de ces valeurs du présent, la phrase qui lui correspond :

A - Présent de vérité générale

B - Présent de narration

C - Présent d'actualité

(d'énonciation)

x- « Un agneau se désaltérait /

Dans le courant d'une onde pure. /

Un loup survient à jeun qui cherchait aventure, /

et que la faim en ces lieux attirait. »

(La Fontaine, Fables)

y- « Pierre qui roule n'amasse pas mousse. »

z- « J'aime bien l'écharpe que tu portes
aujourd'hui. »

II.2. Questionnaire portant sur la grapho:phonologie :

1) Indiquez le nombre de syllabes qui composent chacun des trois vers suivants :

[...]

Là-dessus, au fond des forêts

Le loup l'emporte et puis le mange,

Sans autre forme de procès.

La Fontaine, Le loup et l'agneau.

2) Indiquez le nombre de phonèmes qui composent chacun des deux mots suivants :

a) chat

b) oiseau

3) Trouvez trois mots rimant avec le mot « diamant » :

a- Un mot ayant un phonème commun

b- Un mot ayant deux phonèmes communs

c- Un mot ayant trois phonèmes communs.

5) Donnez au moins cinq graphies différentes correspondant au phonème [S]

6) Transcrivez phonétiquement les deux prononciations des mots suivants : « fils » et
« couvent » et donnez leur nature respective.